Ami du Clergé du 19 décembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le premier dimanche de l'année. — Le prix du temps, 705.
Cours de prônes sur les Evangiles. — VII. *Dimanche dans l'octave de Noël :* Réflexions sur les personnages mis en scène, 707. — VIII. *Circoncision :* La circoncision et le nom de Jésus, 709.
Sermons pour l'Epiphanie. — I. Quelques leçons de ce mystère, 710. — II. L'Epiphanie, fête des noces royales, 712.
Table des matières de l'année 1935. — Table synthétique, 715. — Table analytique, 718.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'ANNÉE

LE PRIX DU TEMPS

Renovamini spiritu mentis vestræ et induite novum hominem.

Renouvelez-vous en esprit et revêtez-vous du nouvel homme. (Eph., IV, 25).

Mes frères,

Vous ne pouvez mieux commencer cette année qu'en suivant l'avis donné par l'Apôtre aux chrétiens d'Ephèse de vous renouveler dans l'esprit du christianisme en imitant Jésus-Christ notre modèle, afin d'être du nombre des prédestinés.

Il s'agit à cette fin de quitter le vieil homme, pour employer les termes du même Apôtre (Eph., IV, 22), c'est-à-dire de renoncer à toutes nos inclinations perverses et de faire à Dieu au seuil de cette nouvelle année le sacrifice de tout ce qui est contraire à sa sainteté; il faut qu'avec l'année qui vient de finir finissent aussi les vengeances, les injustices, les haines, les impuretés, les intempérances, les scandales, et qu'à leur place on voie renaître la piété, la religion, la modestie, la tempérance, la charité et l'union des cœurs. Tel est le précis de la morale renfermée dans les paroles de l'Apôtre.

Si l'année qui s'ouvre se passe dans la pratique des vertus chrétiennes, si c'est une année sainte, elle sera heureuse pour vous, fût-elle d'ailleurs traversée par des épreuves, parce qu'elle vous conduira au bonheur éternel. Profitez-en donc dans le dessein que Dieu a en vous la donnant, c'est-à-dire pour opérer votre salut et faites-en servir tous les jours à cette heureuse fin.

C'est pour vous y engager que je viens vous dire quels motifs nous avons de bien employer le temps et comment nous devons l'employer.

I

Plus précieux, plus nécessaire est un bien qu'on nous offre, plus nous devons l'estimer ; plus l'usage qu'on nous en permet est limité, plus nous devons nous presser de le mettre à profit, surtout si après l'avoir laissé échapper, il n'est pas en notre pouvoir de le recouvrer pour en tirer avantage. Or telle est la nature du temps de la vie : il est précieux, il est court, il est irréparable.

Le temps est précieux, soit qu'on l'envisage par rapport à la fin pour laquelle il nous est donné, soit par ce qu'il a coûté à Notre-Seigneur pour nous le procurer. La fin pour laquelle Dieu nous le dispense n'est pas d'amasser des richesses ou d'assouvir nos passions, mais de gagner le ciel. On peut dire que d'un moment dépend l'éternité, puisqu'il ne faut qu'un moment pour le mériter ou pour le perdre. Si on laisse passer ce moment qu'est le temps présent, après la mort il ne sera plus possible de réparer ce malheur.

Quelle estime ne devons-nous pas faire du temps si nous considérons ce qu'il a coûté à Jésus-Christ pour nous le procurer ! C'est à cette fin que le Dieu Sauveur est né dans une étable, qu'il s'est livré aux rigueurs du froid, aux incommodités de la faim et de la soif ; c'est pour nous mériter le temps de faire pénitence qu'il s'est offert à la justice de son Père, qu'il a accepté la souffrance et la mort. Combien de fois Dieu, irrité contre le pécheur, a-t-il levé son bras vengeur pour couper cet arbre stérile et en faire la proie des flammes ! Si Jésus-Christ, le Souverain Médiateur, n'avait pas demandé grâce pour les hommes en priant son Père de leur laisser encore le temps de porter du fruit, les pires châtiments se seraient abattus sur eux.

A cette raison de bien employer le temps qui est donné pour nous sauver, s'ajoute celle qui nous est fournie par sa brièveté.

En effet, qu'est-ce que la vie de l'homme? Un songe qui s'évanouit au moment du réveil, une feuille que le vent emporte, dit le saint homme Job (XIII, 25), une fumée qui se dissipe dans les airs (Job, IV, 15). A peine l'homme est-il venu au monde qu'il faut penser à le quitter ; il n'y a pour ainsi dire qu'un faible intervalle du berceau à la tombe. La plupart des hommes vivent peu et qu'est-ce que paraissent, au terme, les années de ceux qui ont le plus vécu ? « Mille ans, dit le Prophète, ne sont devant Dieu que comme le jour d'hier qui est passé. » (Ps. LXXXIX, 4). La vie la plus longue, en regard de l'éternité, est moins qu'une goutte d'eau comparée à la mer. Que vous semblent les vingt, quarante, soixante ans que certains d'entre vous ont vécus sur la terre, que vous semble l'année qui vient de s'écouler ? Un jour, un moment. Toutes les années passeront de même, et vous arriverez à la fin comme si vous ne faisiez que commencer à vivre. Insensé donc celui qui s'attache aux choses si brèves de ce monde, qui cherche sa félicité dans une vie si courte et qui ne s'en sert pas pour s'assurer une vie plus durable ! Qu'il est de première importance de profiter d'un temps si rapide et dont la perte est d'ailleurs irréparable !

En effet, le temps qui s'est écoulé ne reviendra plus, les années que nous avons vécues sur la terre ne sont plus à notre disposition. Heureux si nous les avons bien employées : ce sont autant de trésors que nous avons amassés et qui subsistent; car la vertu est le seul bien qui ne passe point avec le temps. Mais si nous n'avons pas fait bon emploi des jours de notre vie, la perte qui en résulte est presque sans ressource. Nous pouvons, il est vrai, recouvrer la grâce de Dieu perdue dans le passé, mais nous ne recouvrerons jamais ces moments favorables où Dieu avait attaché certaines grâces qui auraient décidé de notre prédestination. Notre ferveur peut encore suppléer aux bonnes œuvres que nous n'avons pas faites alors et, comme les ouvriers de la dernière heure dans l'Evangile, mériter la récompense promise à ceux de la première; mais jamais nous ne recueillerons cette abondance de fruits qu'une ferveur constante aurait produite.

Il est donc bien opportun de nous demander ce que, depuis que nous sommes sur la terre, nous avons fait pour notre salut. Nous avons beaucoup travaillé pour les autres et peut-être nous n'aurons rien fait pour nous; et s'il nous fallait paraître devant Dieu, pourrions-nous lui présenter une seule action vraiment digne de ses récompenses ?

Ah ! il est temps de sortir de notre assoupissement, de commencer à travailler pour nous et de réparer le passé par un saint usage du temps.

Mais quel doit être cet usage ?

II

Pour faire un saint usage du temps, il faut le considérer par rapport au passé, au présent et à l'avenir. Nous avons à réparer le passé, ménager le présent, prendre nos précautions pour l'avenir.

1. Quoiqu'il ne soit pas en notre pouvoir de faire revivre le passé, nous pouvons cependant le réparer ou, pour me servir d'une expression de S. Paul, le racheter (Eph., VIII, 16), c'est-à-dire payer sa valeur à Dieu de qui nous le tenions. Au service du monde et de vos passions vous avez aliéné, perdu ce fonds que Dieu vous avait donné pour le faire fructifier, et par là vous avez contracté une dette envers la justice divine; vous avez une restitution à lui faire au moyen de la pénitence.

C'est donc à la pénitence qu'il vous faut recourir, et pour cela entrer dans les sentiments du Prophète qui repassait dans l'amertume de son cœur les années de sa vie (Is., XXXVIII, 15). Si vous étiez dans ces sentiments et que vous les missiez en pratique, vous mériteriez que Dieu vous rendît ces années que vous avez gaspillées, à son détriment et au vôtre : *Reddam vobis annos quos comedit locusta, bruchus et rubigo* (Joël, II, 25). Par là vous répareriez le temps qui a été perdu. Ce sera du même coup faire un saint usage du présent.

2. Il n'y a que le temps présent qui soit à nous, et encore nous échappe-t-il au moment où l'on en parle; profitons donc avec soin de celui que nous avons, parce qu'il est le seul sur lequel nous pouvons compter. C'est un don que Dieu nous fait; n'en laissons pas perdre la moindre parcelle : *Particula boni doni non te defraudet* (Eccl., XIV, 14). Peut-être Dieu a-t-il attaché au moment qui est à votre disposition des grâces de choix d'où dépend votre salut éternel et qui, non mises à profit, ne se renouvelleront plus.

Regardez donc ce temps, cette année, cette journée comme le terme de votre vie. Si vous étiez sûrs de n'avoir plus que cette année, que cette journée à vivre, comment, je vous le demande, voudriez-vous la passer ? Ne l'emploieriez-vous pas toute dans la pratique des bonnes œuvres ? Resteriez-vous un seul moment dans le péché ? Eh bien ! vivez ainsi et vous ferez un saint usage du temps.

Il y a bien une année qui sera la dernière. Quelle est-elle ? Pouvez-vous assurer que ce n'est pas celle-ci ? Combien avaient commencé l'année dernière et n'en ont pas vu la fin ! Combien commencent celle-ci et ne la verront pas finir ? Sans être prophète, je puis dire que ce sera vrai pour quelqu'un d'entre nous. Il n'est personne qui ne soit autorisé à dire : « C'est peut-être moi; puis-je me flatter de vivre plus longtemps que d'autres ? Il faut donc que dès aujourd'hui je mette ordre à mes affaires, je restitue ce bien mal acquis, je pardonne à cet ennemi, je corrige cette mauvaise habitude, je renonce à cette occasion qui me perd, je mette ma conscience en bon état; en un mot, que je fasse tout le bien qui dépend de moi, que je travaille à mon salut pendant que j'en ai le temps. » *Dum tempus habemus, operemur bonum.* (Gal., VI, 10).

A tirer ces conclusions de la brièveté du temps, vous vous précautionnerez pour l'avenir sur lequel vous ne pouvez pas compter.

3. L'avenir ! Dieu ne nous l'a pas promis, et ni la vigueur de l'âge, ni la force du tempérament ne nous l'assurent. Ne voyons-nous pas des personnes, même les plus robustes, devenir la proie de la mort aussi soudainement que les infirmes et les vieillards ? On meurt généralement plus tôt qu'on ne pensait; il faut donc prévoir l'avenir et agir comme si on ne devait pas en jouir. C'est risquer son salut que de l'exposer à l'incertitude du temps futur.

Ce n'est pas ainsi que vous en agissez pour les affaires temporelles. Quand vous avez l'occasion d'accroître votre fortune, ou de mener à bien une entreprise, ou de réaliser un avantage, vous n'attendez pas au lendemain, dans la crainte que les circonstances ne vous soient plus aussi favorables; vous saisissez avec empressement celles qui se présentent.

Eh ! que ne faites-vous de même pour votre salut ! Aujourd'hui vous pouvez vous mettre en paix avec le bon Dieu; n'attendez pas à demain que vous n'aurez peut-être pas.

La prudence demande que vous songiez à l'avenir. C'est pourquoi vous faites provision de cer-

taines choses qui vous seront nécessaires pour subsister durant les nombreuses années que vous espérez avoir encore à vivre. Et vous ne pensez pas à faire des provisions pour l'éternité! N'est-ce pas aveuglement et déraison? Il semblerait que vous ayez convenu avec la mort qu'elle ne vous frapperait que quand il vous plaira.

* *

Pareils à un voyageur qui s'est attardé dans sa route à des amusements frivoles et qui, voyant le déclin du jour, double de vitesse pour réparer le temps perdu et parcourir tout le chemin qu'il lui reste à faire, vous vous êtes sans doute arrêtés aux bagatelles du siècle; les plaisirs, les richesses ont occupé vos loisirs et vous n'avez pas pensé au seul bien véritable. Cependant le soleil s'abaisse. Vous voilà à la fin de votre vie, peut-être arrivez-vous au moment qui doit vous faire entrer dans l'éternité. Profitez donc du temps qui vous reste, marchez tandis que la lumière vous éclaire, passez cette année comme si elle devait être la dernière, et si le Seigneur vous en accorde plusieurs, sanctifiez-les toutes de même, afin que quand il lui plaira de vous appeler à lui, vous ayez à lui offrir de bonnes œuvres qui vous mériteront l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

VII

Dimanche dans l'octave de Noël

RÉFLEXIONS SUR LES PERSONNAGES MIS EN SCÈNE

Mes frères,

L'Evangile que je viens de vous lire met en scène plusieurs personnages. Chacun d'eux nous donne d'utiles leçons et de précieux exemples. C'est à en recueillir quelques-uns que sera consacrée cette instruction.

I

Les premiers personnages dont fait mention cet Evangile sont la Sainte Vierge et son très chaste époux S. Joseph. « Ils étaient, lisons-nous, dans l'admiration des choses qu'on disait de Jésus. » Et qui donc avait dit ces choses? Ce sont d'abord les anges descendus du ciel pour saluer le berceau du Dieu fait homme et annoncer sa naissance aux bergers. Ce sont ensuite ces bergers eux-mêmes, venant dans leur simplicité rustique et leur naïf langage adorer l'Enfant de la crèche, ce sont enfin les Mages, qui ne manquèrent pas de raconter à la Sainte Famille, en se prosternant devant elle, la miraculeuse apparition de l'étoile et les multiples incidents de leur voyage. Et tous ces récits et tous ces hommages comblent de joie le cœur de Joseph et de Marie, dont tout le bonheur est de voir Jésus connu et adoré. Apprenons d'eux, m. f., à nous réjouir, nous aussi, lorsque nous voyons Dieu connu, aimé et adoré par ceux qui nous entourent. Cette joie, comme la tristesse que nous ressentons quand nous voyons Dieu méconnu et offensé, sont la meilleure preuve que nous l'aimons nous-mêmes.

Un troisième personnage mis en scène dans notre Evangile et dont la conduite et les paroles durent provoquer des sentiments bien différents en Joseph et Marie, c'est le saint vieillard Siméon.

Sentiments de bonheur d'abord : avec quelle foi il attend le Sauveur promis au monde et le reconnaît dans le faible enfant que Marie apporte au Temple! Avec quelle confiance il a demandé à Dieu de ne pas mourir avant d'avoir contemplé le Sauveur d'Israël! Avec quel amour surtout il le prend des mains de Marie, le serre dans ses bras et le presse sur son cœur! Ses vœux sont comblés, Dieu peut maintenant le retirer de ce monde; il mourra en paix, puisque ses yeux ont vu celui qui va lui ouvrir le ciel.

Que nous serions heureux, m. f., si la foi, l'espérance, l'ardente charité du saint vieillard Siméon étaient en nous quand nous recevons nous-mêmes Jésus dans la sainte communion! Quelle serait notre paix à l'heure de la mort, si nous pouvions nous rendre ce témoignage que toute notre vie s'est passée à désirer voir et posséder Dieu dans l'éternité et que tous nos actes n'ont eu d'autre but que de mériter ce bonheur.

II

Mais les sentiments de joie que la piété de Siméon a fait naître dans le cœur de Marie et de Joseph y font bientôt place à des sentiments de tristesse et presque d'épouvante. S'adressant à Marie, le saint vieillard lui dit : « Voilà que cet enfant est au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël et pour être en butte à la contradiction. Et vous-même, vous aurez l'âme transpercée d'un glaive, afin que soient révélées les pensées secrètes d'un grand nombre de cœurs. »

Comment Jésus peut-il être venu au monde pour la chute d'un grand nombre? N'est-il pas venu sur la terre, au contraire, avec le désir de sauver tous les hommes? N'est-il pas le bon Pasteur venu pour ramener au bercail et conduire au ciel toutes les brebis perdues de la maison d'Israël? Oui, sans doute, c'est dans ce but et dans ce but uniquement qu'il est descendu du ciel; c'est pour procurer la résurrection spirituelle de tous en les tirant de la mort du péché et en leur rendant la vie de la grâce. S'il en est pour qui il est une occasion de chute et de perdition, ce n'est pas sa faute, mais la leur; c'est parce qu'ils repoussent les grâces qu'il leur offre ou en font un mauvais usage; c'est parce que Jésus est de leur part en butte à la contradiction.

Jésus est à peine né que cette contradiction

commence à se manifester. Tandis que les bergers et les Mages viennent l'adorer, Hérode médite le projet de le faire mourir. Pendant sa vie publique, les foules accourent pour l'entendre et s'attachent à lui ; mais scribes et pharisiens, à l'écart, le jalousent, le dénigrent, le traitent de séducteur, de possédé du démon, d'ami des pécheurs et des gens de mauvaise vie.

Mais c'est surtout pendant sa passion qu'il devient un signe frappant de contradiction, une cause de salut pour les bons, de réprobation pour les méchants. Tandis que le mauvais larron l'insulte et meurt en réprouvé, son compagnon se convertit, meurt en priant et mérite d'entendre Notre-Seigneur lui dire : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en Paradis. » Tandis que Judas le trahit, S. Jean l'accompagne pieusement jusqu'au Calvaire et, avec Marie et les saintes femmes, le console dans son agonie. Parmi ses ennemis, les uns, insolents jusqu'au bout, le narguent et le défient de descendre de la croix, d'autres au contraire se frappent la poitrine en s'en retournant et le centurion proclame son origine surhumaine en ces termes : « Oui, celui-ci était vraiment le Fils de Dieu ! »

Aujourd'hui comme alors, Jésus continue d'être en butte à la contradiction des hommes. Tandis que les uns l'aiment et se dévouent pour sa cause, d'autres nient sa divinité, contredisent sa doctrine, dont les mystères ou les préceptes les gênent, combattent enfin son Eglise et persécutent ses ministres.

Toutes ces contradictions dont son Fils fut l'objet et dont elle fut le témoin désolé, voilà le glaive qui transperça le cœur de Marie. Oh ! combien cette bonne Mère ressentit vivement les outrages, les persécutions et tous les tourments infligés à son divin Fils. Comme elle ressentit douloureusement dans son cœur le contre coup de tout ce que Jésus endura dans son corps ! Le glaive de douleur qu'au jour de la Présentation le saint vieillard Siméon enfonce dans son cœur n'en sera plus retiré, il ne fera qu'y pénétrer chaque jour davantage, car ce Jésus qu'elle présente au Temple et qu'elle rachète pour deux colombes ne lui est rendu, elle le sait, qu'afin qu'elle l'élève comme une victime pour le sacrifice. Ah ! comme nous avons le devoir d'aimer Marie, en retour de tout ce qu'elle a souffert pour nous !

Ces contradictions dont Jésus est l'objet ne font pas que déchirer le cœur de sa Mère, par elles sont également révélées les pensées secrètes d'un grand nombre de cœurs. C'est grâce à elles qu'on reconnaît les amis vrais ou faux du Sauveur. Les premiers lui restent fidèles au milieu des persécutions, heureux de souffrir pour son nom ; les seconds l'abandonnent, montrant qu'ils n'étaient chrétiens qu'en apparence. Soyons toujours, m. f., du nombre des premiers, nous souvenant que Notre-Seigneur ne reconnaîtra pour siens devant son Père que ceux qui n'auront pas rougi de lui devant les hommes.

III

S. Luc, dans l'Evangile de ce jour, nous parle d'un quatrième personnage bien édifiant lui aussi : la prophétesse Anne. Quel bel éloge il en fait et quel beau modèle il offre en sa personne aux personnes de son sexe dans les différents états où elles peuvent être appelées ! Aux jeunes filles d'abord, à qui cette sainte veuve apprend à garder inviolablement le trésor de leur virginité jusqu'au jour où Dieu les appellera à l'état du mariage Aux personnes mariées ensuite : quelle fidélité scrupuleuse elle dut garder à son époux, elle qui avait mené une vie si pure durant sa jeunesse ! De quelle affection et de quel dévouement elle dut l'entourer et avec quel soin l'un et l'autre devaient travailler à se sanctifier mutuellement !

Quel beau modèle pour les veuves surtout ! Redevenue libre de son cœur, elle ne veut plus le donner à d'autres qu'à Dieu seul ; elle veut finir sa vie comme elle l'a commencée, en sorte que des quatre-vingt-quatre ans qu'elle vécut elle en passa soixante dix-sept dans la continence. Et pour le faire plus sûrement, elle fuit le monde et fait du Temple sa résidence habituelle ; elle prie, elle dompte sa chair par le jeûne. Enfin elle s'adonne aux œuvres de zèle. Elle rend témoignage au Seigneur et parle de l'Enfant à tous ceux qui attendent la Rédemption d'Israël. Elle parle de lui avant qu'il soit né, afin de préparer les cœurs à le recevoir ; elle en parle surtout après qu'elle-même a eu le bonheur de le contempler, afin d'encourager ceux qui l'écoutent à croire en lui et à s'attacher à lui.

Voilà ce que doivent faire les veuves de tous les temps. N'ayant plus à plaire à l'époux qu'elles ont perdu, qu'elles s'attachent uniquement à Dieu qui, lui, leur reste. Si, comme la prophétesse Anne, elles n'ont pas la charge d'un foyer, qu'elles profitent de la liberté et des loisirs que leur procure leur état pour faire le bien dans leur paroisse, s'occuper des œuvres, prendre soin de l'église, s'occuper des malades, faire le catéchisme aux enfants, et même, pourquoi pas, s'il en est besoin, prendre soin du ménage de leur curé... Que de mérites elles pourront ainsi amasser !

Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, Joseph et Marie s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth leur pays, Avant d'effectuer ce retour, toutefois, il leur fallut fuir en Egypte, afin de préserver des coups d'Hérode l'Enfant Jésus ; ce n'est qu'après un temps plus ou moins long passé en exil que l'ange, qui les y avait envoyés, leur apparut de nouveau pour leur dire qu'ils pouvaient retourner dans leur patrie. Et l'Evangile termine en affirmant que Jésus y croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

Puissent tous les enfants qui m'entendent, puissent tous ceux de cette paroisse imiter ce divin modèle, le plus parfait sans contredit, de tous ceux que nous avons contemplés au cours de

cette instruction. Puissent-ils tous croître en sagesse et en piété, puissent-ils être mieux instruits de leur catéchisme à mesure qu'ils grandissent en âge. Puissent-ils enfin, grâce à la vigilance, aux bons conseils et aux saints exemples de leurs parents, persévérer toujours dans l'innocence de leur baptême et conserver en eux la grâce de Dieu. Ainsi soit-il.

VIII

Circoncision

LA CIRCONCISION ET LE NOM DE JÉSUS

Mes frères,

L'Evangile de ce jour nous apprend que, huit jours après sa naissance, Jésus fut circoncis et reçut son nom, que l'ange avait révélé avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

I

La circoncision, à laquelle Notre Seigneur voulut bien se soumettre, était une pratique très ancienne dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Elle semble bien antérieure à Abraham et continue d'être en usage, non seulement chez les Juifs, mais chez beaucoup de musulmans, de tribus païennes d'Afrique et même de tribus chrétiennes, mais schismatiques, d'Abyssinie, qui, malgré la défense de l'Eglise, la considèrent comme un préliminaire du baptême (*Ami du Clergé* 1913, p. 501).

Dieu prescrivit la circoncision à Abraham et à ses descendants comme un signe de son alliance avec sa race. C'était une marque qui distinguait le peuple de Dieu des peuples païens qui les entouraient. Aussi voyons-nous David demander avec mépris, en parlant de Goliath : « Qui est donc ce philistin, cet incirconcis, pour insulter l'armée du Dieu vivant ? »

Dieu prescrivit à nouveau la circoncision aux Israélites par la bouche de Moïse, dans le Lévitique où nous lisons : « Le huitième jour l'enfant sera circoncis » (Lévit., XII, 3) et elle restera obligatoire aussi longtemps que le restera la loi mosaïque elle-même. Mais dès que celle-ci eut été remplacée par la loi évangélique, la circoncision disparut, elle aussi, du moins pour les chrétiens. C'est en vain que des pharisiens convertis à la religion de Jésus prétendent qu'on doit l'imposer aux Gentils qui embrassent le christianisme et leur disent : « Si vous n'êtes circoncis selon la loi de Moïse, vous ne pouvez être sauvés. »

Paul et Barnabé se rendent à Jérusalem pour traiter cette question avec les apôtres qui y demeurent encore et les Anciens. Ils le font au cours du concile tenu en cette ville. Voici la décision qui fut prise et qu'après l'avoir sanctionnée de son autorité suprême et infaillible, S. Pierre ordonna de publier partout : « Il a semblé bon au St-Esprit et à nous de ne vous imposer aucun fardeau au delà de ce qui est indispensable, savoir de vous abstenir des viandes offertes aux idoles, du sang, de la chair étouffée et de l'impureté. »

Depuis ce moment, non seulement la circoncision, comme rite religieux, n'est plus imposée aux chrétiens, mais elle leur est interdite et ils ne peuvent s'y soumettre que si l'hygiène ou des usages locaux exempts de toute superstition et auxquels ils ne peuvent se soustraire, les y contraignent.

Cette défense n'existait pas encore quand Jésus vint au monde ; aussi, descendant d'Abraham et désireux de nous donner l'exemple de l'obéissance, ce divin Maître se soumit à cette pratique aussi humiliante que douloureuse et voulut ainsi commencer à mériter le nom de Jésus, c'est-à-dire le nom de Sauveur, qui lui fut donné officiellement ce jour-là.

II

Ce nom, notre Evangile nous le dit, c'est Dieu le Père lui-même qui l'a choisi pour son Fils. Il charge l'ange Gabriel de le faire connaître, à Marie d'abord : « Vous concevrez un fils, lui dit-il en lui annonçant le mystère de l'Incarnation, et vous l'appellerez Jésus. » Ce même ange le fait ensuite connaître à Joseph qui, comme chef de la Sainte Famille, devait accomplir sur le divin Enfant le rite de la circoncision et lui imposer son nom : « Ne craignez pas, lui dit-il, de prendre Marie pour votre épouse : elle a conçu du St-Esprit et enfantera un fils que vous nommerez Jésus, car il sauvera son peuple. »

Ce nom de Jésus est donc déjà grand par son origine, puisqu'il vient du ciel ; il l'est aussi par sa signification. Il n'en est pas des noms que Dieu donne comme de ceux que nous portons et que nous avons reçus des hommes, de nos parents ou de nos parrains et marraines. Souvent ces derniers, dans le choix des noms qu'ils donnent à leurs enfants ou à leurs filleuls, s'inspirent de la mode ou du caprice ; en tout cas, même s'ils s'inspirent de motifs plus élevés, par exemple de procurer aux nouveau-nés de puissants protecteurs dans le ciel, ils sont incapables de leur donner des noms révélant d'avance le rôle qu'ils rempliront dans la vie. Dieu seul le peut qui connaît l'avenir. Aussi le nom que Dieu le Père ordonne de donner à son Fils et que Marie et Joseph donnent en effet à Notre-Seigneur au jour de la circoncision, nous apprend-il d'avance que ce divin Enfant sera pour nous un Sauveur.

Ce nom, Jésus veut le justifier aussitôt qu'il l'a reçu, en versant dans la circoncision les premières gouttes du sang rédempteur. Ce rôle de Sauveur, il continuera de le remplir toute sa vie, il l'accomplira surtout en mourant sur la croix. Aussi serace avec raison que Pilate fera fixer au-dessus de celle-ci cette inscription : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs, » comme énonçant le motif de sa condamnation. Le motif de sa condamnation, c'est moins le titre de roi qu'il n'a jamais revendiqué, dont il s'est au contraire défendu, que le saint nom de Jésus qui lui fut donné au jour de sa circoncision. C'est pour en réaliser le sens, c'est pour

être vraiment notre Jésus, notre Sauveur, qu'il souffre et meurt sur la croix.

III

Nom de salut, le saint nom de Jésus continue de l'être pour le monde en général et pour chacun de nous en particulier. S. Pierre affirme même que nous ne pouvons être sauvés que par la vertu de ce saint nom.

C'est ce dernier que prêchent les Apôtres. Tous, comme S. Paul, ont été choisis pour le porter et le faire connaître, adorer et aimer jusqu'aux extrémités de la terre. C'est par sa vertu qu'ils opèrent des miracles et convertissent le monde. « Je n'ai ni or ni argent, dit S. Pierre au perclus du Temple qui sollicite sa charité, mais ce que j'ai, je te le donne; au nom de Jésus, lève-toi et marche. » C'est pour le nom de Jésus qu'ils sont persécutés et versent leur sang Emprisonnés, battus de verges, puis relaxés, ils quittent la prison, heureux d'avoir souffert pour le nom de Jésus. C'est en nous recommandant du nom de Jésus que nous-mêmes trouvons accueil près de Dieu. Lui-même nous l'a promis : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » Aussi l'Eglise, confiante en cette promesse, a-t-elle soin de faire suivre toutes ses requêtes du nom de Jésus et de terminer toutes ses prières par cette formule que vous entendez répéter si souvent : « Nous vous demandons cette grâce, ô mon Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils. »

Imitons-la, m. f.; nous aussi, redisons souvent le saint nom de Jésus. Redisons-le avec foi et respect, nous souvenant qu'il est le nom du Fils de Dieu fait homme, au nom de qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Redisons-le avec confiance, nous souvenant qu'il est le nom de notre Sauveur, qui nous a mérité toutes les grâces dont nous pouvons avoir besoin. Redisons-le, enfin, avec un grand amour et une grande reconnaissance, en nous rappelant tout ce que ce divin Sauveur a dû souffrir pour justifier ce nom.

Redisons-le souvent pendant notre vie. Il sera pour nous, comme pour S. Bernard, une lumière qui nous éclairera : « *lucet prædicatum;* » il sera un aliment pour notre piété, un miel dans notre bouche, une mélodie pour nos oreilles, une joie pour notre cœur : « *pascit recogitatum ;* » enfin, pieusement murmuré et invoqué dans nos peines, il les adoucira : « *invocatum lenit et ungit.* »

Qu'il soit tout cela pour vous, m. f., au cours de l'année qui commence; qu'il le soit pendant de longues années encore. Et que, se retrouvant au moment de la mort sur vos lèvres avec les doux noms de Marie et de Joseph, il soit, si je puis ainsi dire, le mot de passe qui vous ouvrira le Paradis à la fin de vos jours. C'est le vœu que de tout cœur je fais pour vous et pour moi au début de cette nouvelle année. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'ÉPIPHANIE

I

QUELQUES LEÇONS DE CE MYSTÈRE

Ecce Magi venerunt Jerosolymam dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum ?

Des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem disant : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître.

(Matth., II, 1).

Mes frères,

L'Evangile est une mine de précieux enseignements, un véritable trésor. Chaque phrase, chaque mot ouvre à l'âme qui s'en pénètre d'admirables horizons. Il est certaines pages plus particulièrement instructives, où l'Evangéliste, inspiré d'En-Haut, semble avoir voulu condenser en quelques lignes les plus importantes leçons.

Telle est celle qui nous relate le mystère de l'Epiphanie. Dans sa simplicité, elle renferme de salutaires instructions. Par le fait qu'elle rapporte, par les réflexions qu'elle suggère, par les conséquences auxquelles l'événement a donné lieu, c'est une de celles qui méritent davantage de fixer l'attention. Parmi tant de considérations auxquelles elle prête, nous choisirons celles qui sont le plus en rapport avec les besoins de notre âme, celles qui répondent le mieux aux nécessités de notre temps.

I

Au temps du roi Hérode, dit l'Evangile, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem. Qu'étaient-ce que les Mages ? C'étaient de hauts personnages par leur autorité et par leur savoir. L'Evangile ne le dit pas : mais leurs présents, le trouble dans lequel leur arrivée jette Jérusalem, les ménagements dont Hérode use à leur égard, la tradition, le langage populaire autorisent cette opinion. Après les bergers, qui représentent la classe humble, pauvre et ignorante, des dépositaires de l'autorité sont les premiers appelés au berceau de l'Homme-Dieu et viennent lui offrir leurs hommages.

Il y a à cela une raison particulière. Essayons de la mettre en lumière.

Grands et petits, classes dirigeantes ou classes dirigées, princes et sujets, rois et peuples, tous les hommes sont sous la dépendance du Maître des maîtres, du Souverain Seigneur de toutes choses, Jésus-Christ. Quand il commande, tous doivent lui obéir. Car Dieu lui a donné tout pouvoir au ciel et sur la terre (Matth., XXVIII, 48) et attribué en héritage toutes les nations (Ps. II, 8). C'est donc par lui que règnent les rois de la terre (Prov., VIII, 15), que les législateurs font les lois (Prov., VIII, 15) ; c'est de lui que relèvent tous les empires; c'est à lui qu'appartient toute gloire; c'est lui qui élève les trônes ou qui les renverse, qui communique sa puissance aux princes ou la

leur retire, leur montrant par là que pour être assis au pouvoir, ils n'en sont pas moins soumis à sa puissance.

Ce n'est point parce que l'on est riche, élevé en dignité, parvenu aux honneurs, pourvu du commandement, que l'on est dégagé de toute obligation envers lui, dispensé d'obéir à ses lois. Au contraire, plus on monte dans l'échelle sociale et plus l'on doit être soumis à Dieu, parce qu'on lui est redevable et que par sa position on doit donner le bon exemple.

Un chef d'Etat est le sujet du Christ Roi au même titre, au même degré que le plus humble des enfants ; les lois de Dieu et de l'Eglise sont faites pour l'un comme pour l'autre et s'imposent à tous deux également. Dans sa vie publique comme dans sa vie privée, dans le gouvernement de son peuple comme dans l'administration de sa maison, dans ses lois et décrets, dans les actes de son autorité, il est obligé de consulter la volonté divine, de s'inspirer des préceptes divins pour en faire la règle de sa conduite, pour y conformer ses ordres et ses décisions.

Et toute loi, fût-elle portée par un seul homme ou par plusieurs, fût-elle accompagnée par les sanctions les plus sévères, toute loi contraire aux commandements de Dieu ou de l'Eglise serait par là-même frappée de nullité et ne lierait personne, parce qu'elle outrepasserait les droits, la mesure de l'autorité humaine et qu'elle violerait le premier de tous les droits, la première de toutes les autorités : le droit et l'autorité de Dieu.

Appelés par le ciel au moyen de l'étoile à rendre hommage à l'Enfant-Dieu, les Mages ne se disent pas : « Quel est celui qui nous appelle ainsi ? Qui se permet de nous commander ? Qui ose nous dicter des ordres ? Ne sommes-nous pas des puissants de la terre, qui voyons les peuples courber le front devant nous ? » Non, ils savent qu'eux-mêmes ont un maître, Dieu, qu'ils lui doivent soumission et respect ; et tout infidèles qu'ils sont, sans discuter, sans récriminer, ils se mettent en route, guidés par l'étoile, pour aller où Dieu les conduira. Puissions-nous tous, à leur exemple, nous soumettre avec autant de promptitude et de générosité aux ordres de Dieu.

II

Arrivés à Jérusalem, les Mages s'y arrêtent. Aux portes de la cité sainte, l'étoile qui les conduisait a disparu. Force leur est de se renseigner, dans la capitale de la Judée, sur le lieu où est né le Roi des Juifs. Et à cette question, Jérusalem se prend d'émoi ; Hérode, consulté, ne sait que répondre. Il lui faut rassembler les princes des prêtres et les scribes, pour leur entendre déclarer que le Christ devait naître à Bethléem de Juda.

Il y a là encore, m. f., un grand sujet d'instruction. Dieu pouvait bien, par lui-même, sans autre moyen que l'étoile miraculeuse, conduire les Mages à Bethléem directement, sans passer par Jérusalem et sans qu'ils aient besoin de recourir aux Juifs. Mais la capitale de la Judée possédait une lumière plus sûre que celle de l'étoile : celle de la loi et des Prophètes, le dépôt de la parole divine, le trésor des Saintes Ecritures, et avec lui l'autorité des princes des prêtres, des docteurs de la Loi, institués et assistés par Dieu pour garder les Livres saints et pour les interpréter.

En présence de cette lumière supérieure la lumière de l'étoile devenait superflue et devait cesser pour lui rendre hommage ; en face de cette révélation destinée au monde entier, la révélation privée faite aux Mages devait s'effacer. Dieu qui a établi sur la terre l'autorité de l'Eglise pour le représenter, veut que l'on se soumette au délégué, au dépositaire de sa puissance.

Il aurait pu, sans l'intermédiaire de personne, mener l'humanité à sa fin ; mais ayant résolu de nous y conduire par nos semblables, il a donné à certains hommes une participation de son commandement, il leur a communiqué une partie de son pouvoir, soit spirituel, soit temporel, il en fait ses représentants, ses lieutenants, bien qu'ils ne soient que ses instruments (II Cor., v, 20), et tout en conservant la haute direction du monde, tout en restant le Maître des nations et des peuples, il ordonne de respecter l'autorité des puissants de la terre, comme si c'était son autorité propre : « Qui vous écoute, m'écoute » (Luc, x, 16). « Soyez soumis à toute créature humaine à cause de Dieu. » (I Pet., II, 13).

Lui-même semble s'y soumettre. Le Verbe Incarné n'était sujet de personne puisqu'il était Dieu ; cependant il obéit à l'édit de César et permet qu'on l'inscrive sur les registres de l'empereur comme un simple sujet de l'empire. Dans le cours de sa vie, il se plie à toutes les prescriptions de la religion juive. Enfant de douze ans, il reconnaîtra l'autorité de la Synagogue en s'asseyant au milieu des Docteurs pour les écouter, et s'il les émerveille par la sagesse de ses paroles, tout d'abord il les édifie par sa docilité à les entendre. Plus tard, après avoir guéri les dix lépreux de l'Evangile, il leur enjoint d'aller se montrer aux prêtres, quoiqu'il pût les dispenser de cette démarche exigée par la loi mosaïque.

Lorsque S. Paul, terrassé sur le chemin de Damas, se sera relevé en demandant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » (Act., IX, 6), Jésus lui répondra : « Va à Ananie » (Act., IX, 7), c'est-à-dire au prêtre, c'est-à-dire à l'autorité, « et il te dira ce que tu devras faire. » Et il en sera ainsi le long des siècles ; on dirait qu'il s'efface devant la volonté de ceux qu'il s'est donnés comme ses représentants, comme ses mandataires. Rien n'est plus significatif, sous ce rapport, que la subordination au bon plaisir de leurs Supérieurs imposée à ceux et à celles qu'il a daigné favoriser de messages particuliers. Il fait dépendre de leur acquiescement l'exécution de ses volontés.

* *

Une dernière leçon empruntée au mystère de ce jour tiendra lieu de conclusion.

A première vue, qu'est il résulté de la visite des Mages? Une défaite, un échec : la fuite et l'exil de la Sainte Famille, le massacre des SS. Innocents, le triomphe d'Hérode. Il en est ainsi dans nombre de circonstances : on ne réfléchit pas, on juge trop hâtivement, on ne voit que les apparences ou que le présent. Si l'on prenait la peine ou d'apporter plus d'attention ou d'attendre, les choses se montreraient tout différemment.

Voyez ici la réalité : l'action providentielle est admirable ; le divin Enfant remporte des victoires cachées, mais certaines. Sans cette venue des Mages, Jésus-Christ n'aurait pas été manifesté aux nations, leur évangélisation n'aurait pas été déjà préparée, sa royauté n'aurait pas été proclamée devant l'univers, l'attention du peuple juif n'aurait pas été suffisamment éveillée sur la naissance tant attendue du Messie, la Providence n'aurait pas été aussi clairement manifestée ; nous connaîtrions moins les voies mystérieuses par lesquelles le Dieu de toute puissance et de toute bonté tire toujours le bien du mal.

Faisons donc, m. f., dans toutes les conjonctures difficiles ou douloureuses de la vie, au milieu des événements qui bouleversent le plus nos conceptions, faisons confiance à la Sagesse divine ; quelque jour nous en admirerons les adorables desseins. Ainsi soit-il.

II

L'EPIPHANIE, FÊTE DES NOCES ROYALES

Mes frères,

Un triple souvenir inspire en cette fête la prière de l'Eglise et fait de cette semaine comme une Pentecôte d'hiver, semblable à la Semaine de joie annonçant l'apparition ardente qui enflammera l'âme des Apôtres.

C'est bien une apparition que nous célébrons, une triple apparition du Christ Sauveur : « *Quia apparuisti hodie,* » chante la liturgie. — « Nous vous avons vu aujourd'hui, ô Christ! La lumière a brillé sur Jérusalem et la gloire du Seigneur s'est levée sur elle. »

Nous l'avons vu vivant avec nous, humble comme nous, le meilleur des amis, mieux encore, époux de nos âmes, en trois circonstances de sa vie que rappelle l'Epiphanie : 1° quand il reçut la visite des Mages ; 2° quand il fut baptisé dans le Jourdain ; 3° quand, à Cana, il changea l'eau en vin. Trois événements distants l'un de l'autre dans le temps et dans l'espace, mais réunis dans la prière de l'Eglise comme dans la pensée de Dieu par un lien manifeste : l'amour de Jésus pour nous.

Cet amour est comparé ici, comme dans les divines Ecritures, à un amour nuptial : « *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia.* Aujourd'hui l'Eglise s'unit à son Epoux céleste, le Christ qui dans les eaux du Jourdain a lavé nos crimes. » — « *Currunt Magi ad regales nuptias.* Les Mages accourent avec leurs présents aux noces du Roi. *Et lætantur convivæ.* Et les invités de Cana se délectent » de ce vin merveilleux que le Christ vient de produire par un miracle.

A cette profusion de joies, à ces largesses du Roi, vos cœurs, m. f., sauront-ils répondre?

Vous êtes invités, vous aussi, aux noces, comme ses amis d'autrefois et ses amis d'aujourd'hui. Car la bonté de Dieu ne peut diminuer avec le temps ni son cœur se refroidir.

Allons, suivons d'abord les Mages, pour remercier avec eux, pour donner avec eux, pour chanter avec eux l'amour du Sauveur.

I

Les Mages se hâtent pour être présents aux noces royales : *Currunt Magi.* Ils ont été appelés. Ils ont vu le signe de Dieu, son étoile en Orient ; et en même temps une grâce intérieure pressante leur fait deviner la grandeur du Roi céleste qui leur est annoncé et les invite à le chercher. Aussitôt, sans raisonnements inutiles, ils se mettent en route. Ils persévèrent dans leur dessein. Nulle difficulté, nulle obscurité ne peut les arrêter ni changer leur résolution.

Quelque temps, l'étoile disparaît ; ils continuent de chercher jusqu'à ce qu'ils trouvent ; et sa réapparition comble leur âme de joie et récompense leur espérance : *Gavisi sunt gaudio magno.* Bientôt, ils sont admis à l'audience du Roi du ciel et ils goûtent la joie de la présence et de l'amour de Celui qui est si bon pour ceux qui le cherchent... Combien doit-il être doux à ceux qui l'ont trouvé!

Allons, suivons les Mages. Vous êtes, m. f., sur le même chemin. Une lumière a brillé pour votre âme : celle de la foi. Vous êtes appelés, vous aussi, à chercher Jésus, à le trouver, à l'aimer. C'est là votre vocation de chrétiens. Vous êtes appelés à ses noces royales, c'est-à-dire à vous unir intimement par la charité à ce Dieu qui a daigné prendre notre nature humaine pour nous donner part aux richesses et aux joies de sa Divinité. Admirable échange! Il s'est abaissé pour nous élever. Il s'est fait petit enfant, pour nous attirer à lui et faire de nous des dieux. Aux chrétiens fidèles et généreux, qui font régner Dieu en leur vie, est promise en ce monde cette union d'amour avec Jésus, qui annonce et commence les noces éternelles.

Ah! m. f., si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, ne fermez pas vos cœurs. C'est l'appel aux vraies joies. C'est déjà le don des seules joies qui comptent. La réponse généreuse à son appel vous donne sa présence. Que Dieu vous aide à le chercher pour le posséder, à le posséder pour le chercher davantage! Que toute notre vie soit une recherche de Dieu, une marche vers Dieu, une course vers Dieu!

Que rien ne vous arrête ni ne vous trouble! Regardez l'étoile. Vous connaissez Dieu par la foi, comme les Mages par l'étoile. Dieu vous invite à l'aimer, votre foi vous l'affirme. Dieu vous aide à

le chercher, votre foi vous le dit. Il est tout près de vous, en vous. Il est le Dieu vivant, présent en votre âme par le don de la grâce, travaillant avec vous.

Un jour peut-être l'étoile va disparaître. Les jours d'obscurité, de lassitude succéderont aux jours d'enthousiasme. Croyez quand même qu'il est là, qu'il accompagne vos pas tout le long du chemin, qu'il veut de vous la confiance totale : c'est celle qui réjouit son cœur. Confiance même dans la nuit ! Bientôt reviendront, grâce à lui, les jours du radieux soleil.

« Et si parfois tu sembles te cacher, lui dit sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est toi qui viens m'aider à te chercher. » Et vous le trouverez, pour l'avoir patiemment cherché. Et vous aurez le bonheur de donner, comme les Mages, au Dieu vivant, à l'Ami, à l'Epoux des âmes, l'or de votre amour, l'encens de votre prière, la myrrhe de votre pénitence et de vos efforts quotidiens.

Tous vos dons n'ont de valeur à ses yeux que si l'amour les inspire. Il ne désire que l'amour des siens. Mais il le réclame, il en a soif, il n'est venu en ce monde que pour être aimé. Aimez-le autant que votre cœur en est capable.

Aimez-le, avec la passion de lui faire plaisir. Voyez ce qu'il a accepté pour vous, l'humilité, la pauvreté, la vie obéissante et cachée. Il fallait tout cela, et les souffrances de toute sa vie, pour racheter vos âmes et leur mériter les noces célestes. C'est votre tour, m. f. Il faut tout cela dans votre vie, pour que vous soyez vraiment unis à Jésus-Christ. Un amour qui n'agirait pas serait-il un amour sincère ? Aimez-le d'un cœur généreux, qui courageusement renonce au péché, aux occasions de péché, aux habitudes mauvaises, qui préfère Dieu à tout le reste, qui craigne de le perdre, qui l'ayant perdu brûle du désir de le retrouver.

Aimez-le, en cueillant sans cesse, pour les lui offrir, les fleurs du chemin, les petites peines et les petites joies dont votre vie est tissée : ces multiples offrandes entretiendront en vous le feu de la divine charité.

Et l'amour du Roi des cieux, amour incomparable, répondra à vos attentions aimantes, comme sait le faire un Dieu.

II

Pendant trente années, le Fils de Dieu vit caché. Mais l'amour de son cœur ne dort pas un instant ni ne peut se refroidir. Il va se révéler au monde à l'heure qu'il a choisie.

En voici la seconde manifestation. Un jour que Jean-Baptiste donnait le baptême pour la rémission des péchés, Jésus se mêla à la foule des pécheurs et se présenta avec eux pour recevoir le baptême.

Témoins de cet acte d'humilité, de ce baptême de pénitence, allons-nous, m. f., entonner un chant d'allégresse, un hymne nuptial ? L'Eglise ne craint pas de le faire en cette Epiphanie : « *Hodie cœlesti sponso juncta est Ecclesia, quoniam in Jordane Christus lavit ejus crimina.* » C'est le beau jour de l'alliance entre nos âmes et leur Epoux céleste, parce que, dans les eaux du Jourdain, le Christ nous a purifiés de nos péchés.

Entre ceux qui s'aiment, il faut une ressemblance. Sans cette ressemblance, pas d'affection intime et vraie. Ou bien l'amour la trouve, ou bien il la produit. Entre le Fils de Dieu et nous, quelle distance ! Mais il vient justement pour combler cet abîme, pour unir en lui les grandeurs de Dieu et les faiblesses de l'humanité : « *in se reconcilians ima summis.* » Il vient nous racheter et nous appeler à son amour. Pour cela, il prend sur lui les fautes des hommes dont il est le chef... et il inaugure sa vie publique par un acte qui est l'affirmation de sa mission d'amour et de rédemption.

M. f., regardons cet homme qui s'avance comme un coupable au milieu des pécheurs à qui il a voulu ressembler... C'est sa première apparition publique... Un jour, il achèvera sa course au milieu des pécheurs, attaché à une croix comme un coupable. Et l'Eglise, en face de sa croix, chantera : « *O felix culpa !* » Aujourd'hui elle commence le cantique d'action de grâces à l'Agneau qui ôte le péché du monde.

Jean reconnaît en celui qui s'avance le Sauveur promis. Il refuse de lui donner un baptême fait pour les pécheurs : « C'est moi qui devrais être baptisé par vous, dit-il, et vous venez à moi ! » Mais Jésus répond : « Ne t'y oppose pas en ce moment ; c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice. » Il veut que toute justice soit accomplie, que Dieu offensé reçoive la satisfaction plénière qu'il réclame, que les dettes de l'humanité soient payées, que dans les âmes humaines s'établisse le règne de la justice, et, par elle, le règne de l'amour et de la paix. L'œuvre de la Rédemption est commencée. Plus tard, Jésus instituera le baptême de l'eau et de l'Esprit qui, grâce aux mérites de son baptême et de sa vie humiliée et sacrifiée, purifiera les âmes et les associera à sa vie divine. Et le Père les aimera à cause de leur ressemblance avec son Fils bien-aimé.

Soyez béni, Agneau de Dieu, qui ôtez le péché du monde. Ayez pitié de nos âmes pécheresses. Donnez-nous la paix. Aidez-nous à garder précieusement la grâce de notre baptême et ses surnaturelles énergies. Aidez-nous à renoncer pour toujours à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, non pas de bouche, mais de cœur et d'action ; à vivre dignes de notre vocation de baptisés, non plus pour nous, mais pour vous, ô mon Dieu. Vous m'avez tant aimé ! N'est-il pas juste et digne que je vous aime enfin ?

III

Le troisième mystère célébré en ce saint jour, c'est le miracle de Cana. Son caractère « nuptial » ne s'accorde-t-il pas merveilleusement aux deux événements que nous venons d'évoquer ? Ici en-